

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

DIMANCHE 5 AOUT 1917

Dimanche. Qu'il fasse beau ou non, le dimanche maintenant est toujours morne. Le changement apporté dans la physionomie de Bruxelles par trois ans de guerre apparaît ce jour-là davantage. Ce qui nous reste de trafic commercial met encore, en semaine, un peu de charroi dans les rues ; mais, le dimanche, surtout dans les quartiers qui ne touchent pas au centre, les rues demeurent plongées dans un silence qui les fait ressembler aux rues d'une petite ville endormie de la lointaine province. Il n'y a guère non plus de circulation de piétons. La plupart des Bruxellois passent maintenant tout le dimanche chez eux ; même la chaleur, le beau soleil et toute la séduction qu'il donne à la campagne ne parviennent pas à les tirer, de leur « *home* ». Je rentre d'une promenade aux champs et j'y ai vu bien peu de monde. La différence est grande avec l'année dernière. L'allure tranquille, la disparition de toute exhubérance, l'air de gens accomplissant une corvée hygiénique que je notais il y a un peu plus d'un an – 14 mai 1916 – chez les promeneurs dominicaux ; tout cela s'est accentué. Alors, les,

guinguettes en vogue de la banlieue étaient encore remplies de clients. Il n'en est plus de même aujourd'hui.

Du reste, les guinguettes n'ont plus de pain et le bon *lambic-gueuze* n'existe plus que dans le souvenir de ceux qui l'appréciaient naguère. Le promeneur qui s'aventure aux champs doit avoir ses tartines en poche et se contenter, s'il a soif, d'un verre de bière déplorable, car le café, lui aussi, a disparu.

Çà et là, à la terrasse de deux ou trois établissements réputés du Bois (**Note** : de La Cambre) ou de la banlieue, on aperçoit encore des clients qui semblent avoir le gousset bien garni. Mais quel monde curieux à observer ! Ce sont de nouveaux riches qui essaient de se composer une figure de personnes faites à la fréquentation d'établissements « *chics* ». Leurs vêtements sont flambant neufs ; ils commandent à haute voix – avec quel accent ! – des choses chères ; ils visent à s'éclipser mutuellement et à épater le bourgeois qui passe.

Ils s'amènent là, dans de petites voitures appelées « *tonneaux* », auxquels s'attellent des poneys – grand avantage par ce temps où les poneys échappent plus facilement que les autres chevaux aux réquisitions –. Tous nos « *barons Zeep* » (**Note**) se paient, dès qu'ils le peuvent, un *tonneau* pour faire leurs courses en semaine et se pavaner le dimanche avec madame et les enfants.

Ce que le peuple appelle les « *barons Zeep* », ce sont les bas trafiquants, les accapareurs qui, pauvres diables et miteux bohèmes avant la guerre, gagnent maintenant énormément d'argent en contribuant à affamer leurs compatriotes et souvent en se livrant à des combinaisons louches avec l'ennemi. Le « *tonneau* » est déshonoré, on n'en voudra plus

Les bénéficiaires de la détresse d'autrui ont ceci de bon qu'ils sont aisément « *exploitables* » à leur tour et que leur argent rentre dans la circulation avec rapidité. Ils sont avides de posséder tout ce que voient leurs yeux et l'on a déjà très habilement trouvé le moyen de battre monnaie sur cette fringale, au profit d'oeuvres de bienfaisance. Par exemple, à Genva, but d'excursion pour des milliers de Bruxellois, Madame Brabant et Madame Rossel ont eu l'ingénieuse pensée d'ouvrir cet été, une vraie « *boutique* », où elles ont vendu des brimborions et des colifichets de tout genre, des sacs à main, etc. Les nouveaux riches, en promenade à Genva et les cultivateurs, pour qui l'époque est bonne, se sont jetés sur tout cela, et la vente n'a pas chômé. Elle a laissé un bénéfice de 4.000 francs, que les organisatrices ont affecté à l'achat de sabots, de bas et de gilets pour les pauvres de la région.

14 mai 1916 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19160514%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Notes de Bernard GOORDEN.

Lisez la traduction française de « *ZEEP* », un texte de fiction de Roberto J. **Payró**, qui a été publié dans ***La Nación*** le 14/03/1920 :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20ZEEP%20FR.pdf>